

Philippe Ramette poète sur le fil

De nos fantasmes, il fait des œuvres d'art et porte un regard poétique mais réfléchi sur notre société. Bienvenue dans l'univers funambule et détonnant de Ramette !

M AIS À QUOI PEUT BIEN SONGER Philippe Ramette lorsqu'il dort paisiblement sur son canapé en ayant oublié notre rendez-vous ? À son prochain projet ? Confus, toujours courtois, cet artiste rêveur et éternel contemplatif, né en 1961, dont les œuvres font partie des plus grandes collections françaises et internationales, nous a reçue dans son atelier parisien, après son exposition à la galerie Xippas¹, sans son costume ! Philippe Ramette se forme à l'école des beaux-arts de Mâcon en 1985 puis à la villa Arson de Nice l'année suivante. « Dessinant beaucoup, mais étant mauvais élève, je me refusais de croire en une possible intégration aux Beaux-Arts, dont je méconnaissais le milieu », se souvient l'artiste. Son parcours de peintre a pris fin lorsqu'il a eu conscience « qu'il y avait autre chose que les pinceaux ». Je réalisai alors intuiti-

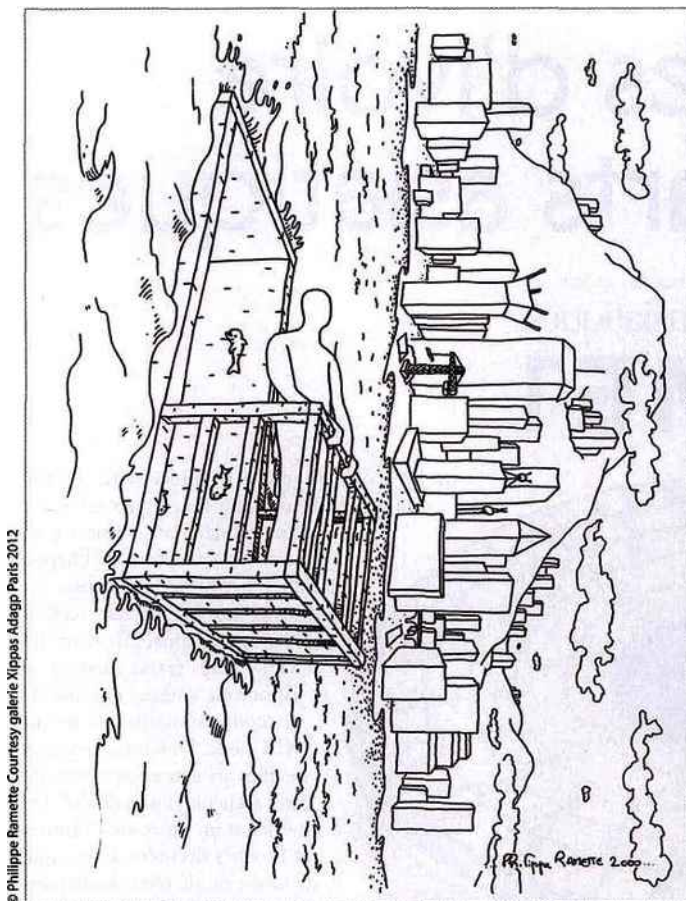
vement que ma pratique était de l'ordre de la sculpture et du volume. » De ses peintures, il ne reste rien, si ce n'est quelques reliques qu'il enferma dans une œuvre évocatrice, *Les Cendres de Dieu* (1988). « Cette période de crise dura un an, durant lequel le directeur de la villa Arson, Christian Bernard, et mon professeur Noël Dolla ont accepté mon seul travail du dessin », poursuit-il. Depuis, son processus artistique possède des récurrences – presque – immuables. Philippe Ramette part d'une idée, d'un projet mental, dont il formule le contour par un dessin très net, analytique, proche de la bande dessinée. Ses multiples études sont souvent composées de silhouettes humaines mises en scène dans des situations particulières, généralement accompagnées de commentaires et de titres suggestifs tels *Le Canon à paroles* (2001), *Crise de désinvolture* (2003) ou encore *Les Limites*

de la modernité (2012). Puis il procède à l'édition d'objets que Christian Bernard juge « pseudo-scientifiques », « néoromantiques, que l'on aurait pu imaginer dans un cabinet particulier ». Ses objets en bois, en métal ou tissu semblent en effet dignes d'une vitrine du musée de l'Homme époque XIX^e. « Je les voulais distants de l'idée de modernité par leur matériau. Ils sont intemporels. Et puis les qualités physiques du bois me permettaient de revenir sur mes erreurs », nous révèle-t-il. Dans un troisième temps, il en éprouve lui-même la viabilité. Pour cela, il use du procédé photographique, pour les immortaliser *in situ* à un instant précis, une technique arrivée plus tardivement dans son parcours. Les épreuves photo résonnent comme autant de preuves et de constats éclatants de la praticabilité de ses objets. Le point commun à toutes ses créations ? La présence quasi constante de son corps comme territoire d'action. « Je prends du plaisir à me mettre en scène, car cela participe de mon propre enrichissement », explique-t-il. Qu'elle soit photographiée avec les objets, planante à travers *L'Ombre (de moi-même)* (2007) où est présentée grâce à une scénologie esthétique et énigmatique celle de son corps, debout et hors cadre, dans un cercle lumineux émanant de son vêtement gisant à terre, ou encore suggérée à travers ses *Espace à manipulation* (1996) et *Harnais* (1994) qui en circonscrivent la forme... sa figure rôde un peu partout. Ramette, en ingénieur inventeur et pensif invétéré, va toujours plus loin. Avec la *Crise de désinvolture* (2003), les *Promenades irrationnelles*, les *Inversions de pesanteur* (2003) ou encore les *Explorations rationnelles des fonds sous-marins* (2006), il expérimente des points de vue permutés, des états physiques définitivement décalés : il escalade et se fixe sur le mur d'un salon, s'allonge, comme au soleil, ou lit le journal au fond d'une mer... Rien de plus logique, en somme ! À travers le *Balcon II* – réalisé dans la baie de Hongkong en 2001 –, l'auteur, grâce à des prothèses cachées sous son habit, réussit une performance sidérante, à la perspective déplacée, sans aucun trucage numérique. « Ce fut dur, confie-t-il, car le balcon avait coulé une première fois, mais nous avons bénéficié

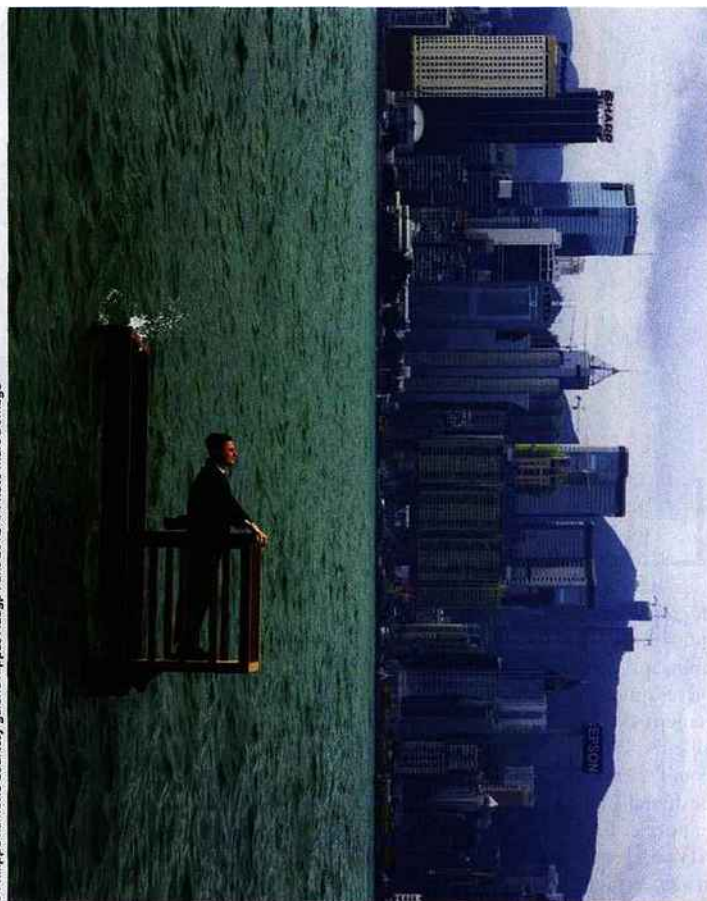


Philippe Ramette (né en 1961), *Portrait*.

© Marc Dornage



**Philippe Ramette, Sans titre, 2000, dessin préparatoire
à l'encre et crayon sur papier, 32 x 24 cm.**



**Philippe Ramette, Balcon II, (Hongkong), 2001,
photographie couleur, 150 x 120 cm.**

d'heureux hasards : la vague n'était pas prévue et il y a eu une lumière zénithale pendant un court instant. » Ses réalisations manient dérision et humour, parfois avec une douce naïveté et un sens réel de l'absurde ou du fantasque, mais concernent aussi des sujets plus graves. À travers les *Modules à structurer les foules* (1995), le *Karaoké pour dictateur potentiel* (2002) et bien d'autres, Philippe Ramette propose des visions plus engagées sur le rapport de l'individu au groupe ou encore pointe du doigt la fragilité de la vie, de la liberté de chacun, avec sa *Prison portable* (1994), et les valeurs fondamentales de l'humanité. Certes, cet artiste au costume-cravate toujours impeccable est anxieux, mais il reste optimiste par nature. Il se prend et nous prend au mot, dénonce mais de façon subtile sur les incohérences de notre société et insufflé de la poésie dans un monde qui en manque parfois cruellement. Lorsqu'on lui demande quelle est l'œuvre emblématique de son corpus, il cite aussitôt *l'Objet à voir le monde en détail* (1990), dispositif rectangulaire à porter sur les yeux, dont le trou central permet d'isoler un détail du paysage. « C'est un projet zen de contempla-

tion », nous dit-il avec un sourire. Si celui-ci paraît a priori anodin, il n'en est pas moins chargé de sens : savons-nous voir et que voyons-nous vraiment ? S'inspirant de discussions entre amis, de rumeurs volées dans la rue, se nourrissant d'expositions, de littérature et de cinéma, ce dandy à l'allure d'un Buster Keaton, sans cesse sur le fil du rasoir de sa vie, a déjà connu trois grandes expositions révélatrices de sa carrière : l'une intitulée « Gardons nos illusions », au musée d'Art moderne et contemporain de Genève en 2008, une deuxième au Centre régional d'art contemporain de Sète, en 2011, faisant écho à la première, et celle de la galerie Xippas en mars dernier. Cette dernière a marqué une évolution sensible dans son cheminement par une présentation de sculptures fantomatiques de lui-même, se confondant parfois avec l'espace et jouant avec un de ses leitmotivs préférés : le socle. En 2011, il a cosigné avec la chorégraphe Fanny de Chaillé un spectacle-performance, *Passage à l'acte*, où les danseurs rejouaient ses œuvres. Même s'il avoue avoir un faible pour son *Éloge de la paresse* (2000), Ramette est tout sauf un dilettante de l'art... Avec un goût prononcé pour l'effort physique,

les scénographies performatives à la préparation parfois lourde, avec un sens de la distance, de l'anticipation et beaucoup de délicatesse, il aime nous faire comprendre que notre imaginaire peut s'adapter à notre monde réel, voire le servir. Finalement, son travail narratif très fort nous exhorte à nous connaître mieux nous-mêmes, à travers lui, et il suffit de croire à cette fiction, profondément, comme lui... ●

À VOIR

- Musée d'Art moderne de Buenos Aires (Mamba) Argentine, du 18 octobre au 9 décembre. www.museo-deartmoderno.buenosaires.gob.ar
- En permanence à la galerie Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris III^e, tel 01 40 27 05 55, www.xippas.com

À LIRE

Philippe Ramette, *inventaire irrationnel*, galerie Xippas Paris, éditions Courtes et Longues, Paris, 2010